



Congrégation du Saint Esprit
Centre NRJ (Nouveau Relais des Jeunes)
Andavamamba – Anjezika-I 101 - Antananarivo
Agrément n° 32779/15-MPPSPF
Tél : 032 40 484 14
E-mail. centrenrj@moov.mg

OPERATION « *ANIMA UNA* » Initiative du Centre Nouveau Relais de Jeunes

Chers amis,

Une semaine pour voyager et pour visiter l'extrême Sud du Pays en proie à sécheresse et la famine. J'ai pu partir sur recommandation du responsable de la protection de l'enfant au sein du ministère de la population et à l'invitation de nos contacts sur le terrain, les soeurs Filles de la Charité de saint Vincent de Paul, présentes et actives sur Beloha et dans plusieurs autres localités de la région.

Je remercie au départ tous ceux qui de loin ou de près ont soutenu et soutiennent encore notre initiative. J'ai pu voyager avec Mr Mamonjilaina Hugues, un ami qui nous aident beaucoup dans le cadre de transport des enfants et aussi dans quelques aspects administratifs du centre. Il m'a aidé à conduire et à réfléchir avec les gens sur le terrain.

Historique d'initiative

Les nouvelles de la situation inquiétante du Sud circulait depuis des mois, et a pris forme d'alerte durant le confinement à cause du Covid-19. Mais le monde, pris par la gestion de la crise sanitaire avait focalisé toute son énergie à cette pandémie laissant pour ainsi dire le Sud se débrouiller presque tout seul.

Les réseaux sociaux ayant pris le relais des quelques témoins qui essayaient de faire connaître la situation, l'Etat dès sortie de la grosse crise s'est mis à son tour à venir au chevet des sinistrés.

A notre niveau, nous avons, nous-mêmes, été distraits par la gestion de nos petites affaires du Centre durant le confinement et nous nous sentions suffisamment fatigués pour nous occuper d'autres affaires si lointaines géographiquement.

Quand les images de la réalité vécue par les enfants du Sud, notamment ceux d'Amboasary ont circulé lors de la prise de parole du Président depuis cette région, nous avons été saisis fortement et interpellés profondément pour nous demander si, nous, nous ne pouvions pas faire quelque chose à notre niveau et impliquant nos enfants.

C'est ainsi qu'est née « l'Opération Anima Una », rappelant le vivre ensemble des premières communautés chrétiennes dans les actes des apôtres (Ac 4,32), et rappelant notre identité spiritains

qui nous invite à aller vers les plus démunis partager leur vie et la nôtre. Nous avons senti l'appel de contribuer selon notre vocation aux différents efforts et initiatives existantes ou à créer. Fratelli tutti, du Pape François nous a aussi poussé à agir car ce sont nos frères, les mêmes enfants : quand j'ai vu les enfants là-bas, je voyais les miens du Centre, tous aussi adorables les uns que les autres.

Différents entretiens téléphoniques de diverses natures et à différentes personnes nous ont décidés de nous déplacer pour nous enquêter de la réalité sur le terrain.

Je souhaite dès le départ faire une remarque : nous avons choisi de ne pas aller à Ambovombe, Amboasary ou dans cette partie. C'est tout simplement parce que toutes les caméras du monde y sont braquées. Nos contacts au Ministère de la Population et sur le terrain nous ont conseillés de venir à Beloha où la situation n'est pas encore comme dans la région pré-citée, mais très inquiétante car les signes y sont favorables.

Etats des lieux

Infrastructures

Beloha est un chef-lieu de District. Disons une ville même s'il ressemble ou presque aux autres villages que nous avons vus en dehors du fait qu'il abrite les centres administratifs du district. On n'y trouve d'infrastructure digne de ce nom sauf l'Eglise joliment bâtie par les missionnaires espagnoles, les autres bâtiments de la mission catholique, les infrastructures des religieuses et le bureau du district en réfection. Les bureaux de poste, de l'antenne du ministère de la population, de celui de l'agriculture... dans un état indicible.

Nous avons vu une construction assez importante d'un hôpital qui est en cours. Nous n'en connaissons pas plus. C'est un projet présidentiel qu'il va sans doute visiter ce dimanche lors de son passage attendu à Beloha.

Dans la ville, nous pouvons voir quelques dizaines de mètres de route pavée ; sinon partout, c'est du sable. La terre est sablonneuse. En ce moment, il y fait bien chaud dans la journée mais d'une fraîcheur agréable le soir et le matin. La chaleur sèche soufflée par le vent dessèche le sol en manque de pluie. C'est ce que les gens craignent le plus.

Hors de la ville, les villages sont éparpillés et souvent éloignés les uns des autres. Les populations vivent dans des huttes parfois ne dépassant pas les 3m² pour une famille. Elles sont toutes leurs journées dehors. Et elles construisent d'immenses bâtisses pour leurs tombeaux. Elles vivent en famille dans 3m² en paille ou en tôle et reposent seules (individuellement) dans parfois 200m² en dur.

Dans les villages que nous avons pu visiter, nous ne voyons que la chapelle et la salle de classe en bâtiment construits en dure, sinon des tombeaux et les vivants dans des huttes. J'ai un peu compris en restant extrêmement prudent dans mes propos que toute leur vie, ils travaillent d'arrache pied pour reposer dans le plus grand et le plus beau tombeau que le reste de la famille s'applique à construire après leur mort. Ils disaient : ici on passe, dans le tombeau on y reste pour l'éternité.

Nous avons aussi croisé sur notre route de retour un certain nombre d'engins partir dans cette direction. Peut-être vont-ils construire la RN 10. Ce serait une bénédiction pour toute la région.

Dans les villages, nous avons remarqué que les églises et écoles sont équipées d'une ou de plusieurs citerne d'eau pour stocker l'eau livrée de la ville ou l'eau de pluie.

Environnement et climat

Toute la région est quand même couverte de plantes que j'appelle plantes du désert : en grande majorité de cactus. Les dernières pluies dans la région date du mois de mars 2019 selon les témoignages recueillis sur place. Ce qui explique que même ayant une grande capacité de conserver l'eau dans ses troncs, le cactus commencent à souffrir sérieusement de ce manque d'eau. Il fane, jaunit et meurt déjà.

Nous pouvons comprendre facilement que si en temps de famine et de sécheresse les populations se nourrissent de cactus, or les cactus sont en train de mourir, la situation est devenue plus que alarmante.

Economie

La population est très rurale. Elle vit de l'élevage (principalement chèvres et zébus) et de l'agriculture (patate douce, manioc, maïs, des grains...).

Aujourd'hui, rien, sinon les quelques pieds de manguiers que nous pouvons voir ici et là qui donnent un peu de fruits. Nous avons pu voir quelques champs de manioc abandonnés par manque de pluie. Les gens ne peuvent rien faire pousser malgré toute leur bonne volonté et leur courage extraordinaire.

Ils vendent leur bétail mais avec la faim, tout le monde essaye de vendre et très peu achète. Le prix chute. Nous avons pu acheter de la viande de chèvre à 6 000 ar le kilo, plus de moitié moins cher chez nous.

En revanche, comme tous les autres produits sont importés d'autres régions (la route sèche le permet encore), le prix est exorbitant. Le riz à 1 000 ar le kapoaka (soit 3 500 ar le Kg quand il doit avoisiner les 2 000 Ar au plus cher), les haricots à 1 300 ar le kapoaka (boîte de lait concentré)...

Education et protection de l'enfant

Sur la ville de Beloha, nous avons pu voir un EPP (Ecole primaire publique) et un CEG (Collège). Nous n'avions pas eu assez de temps pour en étudier le fonctionnement. Les religieuses en tiennent aussi une dans leur propriété avec des enfants malnutris et une cantine scolaire.

Dans les villages que nous avons pu visiter, nous avons vu une salle de classe à côté de l'église.

Pour la petite anecdote j'ai demandé aux gens des villages si les enfants allaient à l'école, ils m'ont répondu : la salle de classe est là !

Le témoignage du curé de la paroisse m'a fait comprendre que souvent les enfants travaillent très peu à l'école car les instituteurs sont très souvent absents. Devant faire une centaine de kilomètres pour toucher leur salaire, ils peuvent s'absenter 15 jours à cet effet. Que parfois, les enfants ont la classe une semaine seulement dans le mois.

Le niveau d'éducation des enfants est très bas. Il existe sur place un réseau de la protection de l'enfant dirigé par le chef district en lien avec l'antenne du ministère de la population. Mais ils manquent cruellement de moyens aussi bien humains que matériels ou même de stratégies. Quand je pense à la pression que le projet Quapem essaie de faire peser sur nous ici pour la mise aux normes de nos centres (avec toutes les saintes procédures qui la décorent), ils seraient beaucoup mieux d'utiliser ces moyens pour donner les premiers besoins de nécessité dans cette région... C'est ma méchanceté.

La responsable de l'antenne du ministère de la population a témoigné de son engagement et de celui de sa petite équipe de prestataires (elle est seule employée du ministère dans le district avec une situation que nous apprenons). Mais elle manque de soutien et a besoin de formation pour son équipe. Elle m'a fait remarquer que déjà très fragile, la situation des jeunes filles y sont de plus en plus inquiétante. Leur protection difficile le devient de plus en plus selon la statistique dont elle dispose. Bref, il y a matière à travailler depuis la racine.

Beaucoup d'enfants ne vont pas à l'école et ils arrêtent aussi très tôt; parfois les filles pour être mariées. Je ne pouvais pas avoir des chiffres, désolé, tout cela se voit comme la lumière du jour.

Chez les soeurs, nous avons vu les enfants victimes de la malnutrition venir tous les matins prendre un repas à même le sol. Mais c'est seulement encore des enfants de la ville de Beloha. Quand on va dans les villages, il n'y a plus aucun soutien.

Toutefois, malgré cette difficulté et le nombre parfois impressionnant de leurs enfants (un homme peut avoir une vingtaine d'enfants avec plusieurs femmes), ils y sont tellement attachés que notre idée d'en accueillir au sein de notre Centre a lamentablement échoué. D'autres acteurs que j'évoquerai plus bas y ont aussi joué, qu'il soit dit en passant.

Néanmoins, le niveau d'instruction des populations est très très bas au point où elles se nourrissent des rumeurs et de peur. Nous avons remarqué que c'est une population très fermée sur elle-même et tout ce qui est extérieur à elle et à son environnement lui fait peur. Les adultes sont hantés par la peur de perdre leurs enfants.

La force de la Tradition

Pour ne pas utiliser le mot « poids », j'ai préféré prendre « la force » parce que le premier, pouvant avoir plusieurs sens, porte en lui un jugement de valeur. Tandis que le deuxième ne parle que de sa vivacité qui pour eux n'est pas du tout un handicap.

En effet, dépourvu de tout, les populations n'ont que leur Tradition comme repère et guide avec ses hauts et ses bas. Ce qui marque en s'y rendant, c'est particulièrement l'ampleur et la qualité des tombeaux en contraste tellement frappant avec les habitations.

La région ne semble rien posséder d'autre à sa population que ce qui l'a bercée depuis des siècles. Ce qui, à mes yeux étrangers, fait penser à une fermeture et enclavement de la région et de sa culture restée hermétique.

Certes, les gens ont évolué depuis quelques décennies, me dit-ont : ils ont quitté leur « salaka » (habit traditionnel) pour porter à la place un pantalon, on les voit avec un téléphone dans la main... mais profondément, ils restent encore loin de pouvoir s'ouvrir au monde. Le monde extérieur leur représente une menace par le manque de savoir, de culture et d'instruction.

Antananarivo dans la conscience collective est une ville dangereuse : on y vendrait, mutilerait, volerait des enfants. Il n'est pas question de quitter le village. Ils préféreraient voir mourir leurs enfants sous leurs yeux que les savoir au loin. Bref, il vaut mieux mourir chez soi que chez les autres.

Le « Kere » et le « marin-drano »

Le kere c'est la famine. Marin-drano c'est la sécheresse. Sur le terrain, on distingue les deux, même si le premier est la conséquence du deuxième.

Comme rapporté plus haut, le sol est sec, plus aucune culture possible et même si la pluie tombait il faudrait des mois avant de voir des récoltes. En plus la saison culturale est passée : ils devaient planter le manioc au mois de juillet-août.

Nous avons également vu, et heureusement qu'il est là, un pipeline d'au moins 40 km conduisant de l'eau jusqu'à la porte de la ville. Mais tous n'y a pas accès. Et l'eau s'y paie assez chère. Pour les 10 m3 que nous avons achetés pour deux villages dimanche, avec le carburant du camion, le prix de l'eau revenait à 267 500 arrivée au village.

Avec cela, nous n'avons pas pu donner plus de 15 litres par famille. Et on ne pouvait pas leur proposer de nouvelle date de livraison. Il n'y a qu'un camion qui dessert tout le district avec les villages aussi éloignés les uns que les autres, que nombreux. Et le camion n'est plus en bon état. Nous avons dû le pousser dans le sable au dernier village.

Tout indique donc que ce que nous avons vu n'était qu'annonce de ce qui va arriver. La seule chose qu'on peut espérer si la pluie tombe maintenant, c'est la survie des cactus pour palier à l'immédiat. Pourtant, je doute fort que si la pluie tombe, la région soit accessible avec l'état de la route. D'où l'urgence d'agir car même dans région voisine à l'Ouest, s'il pleut, la route est impraticable.

Présence de la communauté internationale, Association/ONG/Projet

Quand on sillonne la régions, sur la route et en ville, nous ne pouvons pas manquer les inscriptions des dizaines de projets ayant été menés sans doute dans la région. Nous voyons circuler des véhicules de différents projets et ONG ou des Nations Unies, pour ne pas dire que pratiquement les seuls véhicules qu'on y voit. Il y a aussi la présence très remarquable et remarquée du CRS (Catholic Relief Service) avec ces dizaines de 4X4 des plus onéreux, et ces centaines de motos pas des moindres. On y voit la trace de la coopération Allemande, Unicef, le gouvernement japonais, le PNUD...

Mais quand nous parlons de tout cela aux gens, engagés ou potentiels bénéficiaires, tous s'accordent à se poser la même question : qu'est-ce qu'ils font ici ? Les japonais ont installé le pipeline, les allemands ont donné un camion pour transporter l'eau. Mais le reste ? Je n'y fais pas plus de commentaire.

Actions pouvant être entreprises

Dans un premier temps, nous avons accompagné les religieuses au ravitaillement et à la distribution d'eau. Les gens en étaient très heureux, mais demandaient aussi s'il n'y avait rien de solide à distribuer avec l'eau.

Avant de partir, au nom du Centre NRJ, nous avons acheté 1 tonne de riz sur place et 600 kg d'haricots que les soeurs sont en train de distribuer dans les villages les plus touchés cette semaine. Au prix des denrées sur place, cela a déjà coûté 5 millions d'arairy et nous savons qu'il ne constitue même pas une goutte d'eau dans l'océan des besoins.

Après les différents entretiens que nous avons pu mener avec les religieuses, le Curé de la paroisse et la responsable de l'antenne du ministère de la population en lien avec le responsable de la protection de l'enfant au Ministère même, nous avons retenu deux types d'actions que nous pourrions mener/coordonner ensemble avec nos partenaires : participer à gérer l'urgence et à moyen terme la formation de jeunes animateurs de quartiers/villages.

Gestion d'urgence

Comme acteurs sur le terrain, les plus fiables et crédibles, nous avons trouvé les religieuses de la Congrégation des Soeurs de Saint Vincent de Paul. Elles sont aussi des femmes dont le charisme est d'aller vers les plus pauvres. Et j'ai pu voir même brièvement, pour avoir logé chez elles, qu'elles le vivent intensément avec les moyens dont elles disposent. Elles sont engagées dans l'éducation, la santé, la nutrition et l'accompagnement des paysans dans les villages.

Elles tiennent une école dans leur propriété. Elles gèrent également un dispensaire qui aujourd'hui est très actif pour le soin, le suivi et la nutrition des personnes atteintes de la tuberculose. Une maladie qui progresse beaucoup m'ont-elles dit à cause de la malnutrition qui sévit. Nous avons même dû faire l'ambulance au retour des villages dimanche pour ramener en ville un malade. Car des villages à Beloha, il n'existe aucun moyen de transport sinon les charrettes à boeufs quand il y en a.

Les religieuses s'occupent aussi d'un soutien nutritionnel pour des enfants de moins de 5 ans dans leur propriété. Mais nous avons trouvé qu'elles font vraiment les choses avec le peu de moyens dont elles disposent. L'endroit est tellement enclavé. L'important est de donner quelque chose pour que les enfants se nourrissent d'un peu de riz et de lait.

Nous pouvons alors, avec vous et les amis qui le souhaitent,

1- dans un premier temps renforcer la capacité des religieuses à venir en aide aux villages les plus touchés en leur donnant des moyens financiers leur permettant d'acheter les denrées et les acheminer dans les villages pour la distribution. Elles ont l'habitude de le faire elles-mêmes avec l'aide des communautés chrétiennes des villages quand il y en a. Il n'y a pas de banque à Beloha, mais il est possible de passer par leur supérieure qui mettra à leur disposition de suite les fonds. Acheminer des vivres jusque là-bas est une entreprise très difficile si on n'est pas habitué de la route. Le mieux c'est de le leur confier. Je suis convaincu que nous pouvons leur faire confiance. **MAIS NE LEUR AJOUTONS PAS DESSUS LE POIDS DES PROCEDURES...** elles n'ont pas le temps et je n'exagère pas.

2- dans un deuxième temps et pour un moyen terme, nous pouvons aider à former des jeunes. Nous avons remarqué qu'on ne peut pas toucher les enfants sans risquer la foudre des parents, mais les jeunes sont dépourvus de tous choix et activités pouvant leur offrir d'éventuelles opportunités d'ouverture au monde. A l'antenne locale du ministère de la population, il existe déjà une petite équipe de jeunes leader sensée en former d'autres pour développer les villages. Mais elle manque de formation et a besoin d'un soutien dans ce sens. Nous pouvons les aider en leur proposant des formations à Antananarivo et sur place pour les aider. Personne contact : la cheffe de service sur place et le Directeur de la protection de l'enfant au Ministère. Je leur ai suggéré de me faire parvenir leur besoin en formation pour l'étudier et pour pouvoir leur en proposer dès que possible.

Voilà deux aspects de ce que nous pouvons faire à notre niveau et selon notre compétence pour aider.

Je remercie déjà les amis qui ont déjà fait un virement sur notre compte à cet effet; j'encourage ceux qui souhaitent le faire à leur tour pour me permettre sans trop tarder de faire un envoi groupé. Chaque jour qui passe, j'ai l'impression de demander aux enfants d'attendre alors qu'ils ont faim et que la situation ne va pas s'améliorer.

J'aurais encore beaucoup à dire mais je n'arrive pas à tout écrire et le temps me manque. J'ai commencé mon texte ce matin à 9 heures et j'y suis encore car je suis interrompu à chaque instant. Mais mon coeur est plein, mon souvenir est rempli de ce que j'ai vu et appris sur place.

Conclusion

L'opération Anima Una a muté. Elle ne peut plus consister à accueillir des enfants pour rétablir leur état chez nous, elle veut survivre en les aidant sur place et dans le temps.

Nous ne désespérons pas de pouvoir faire quelque chose de bien et fort avec chacun de vous et sommes confiants de la solidarité de nous tous pour les enfants Antandroy.

Bien cordialement.

Antananarivo, ce 05 Novembre 2020 de mon retour de Beloha

Père Ephrem RAKOTONIRINA